

Keane, États-Unis, 2004

Pascal Grenier

Number 241, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2006). Review of [*Keane, États-Unis, 2004*]. *Séquences*, (241), 25–25.



KEANE

Un film qui réussit à la fois à nous chavirer et à nous tenir en haleine de la première à la dernière image est une denrée rare. **Keane** fait partie de cette petite catégorie de films dont on sort ému et bouleversé tout en ayant l'impression d'avoir assisté à toute une leçon de cinéma. Du grand art, quoi !

Formé par le grand Frédéric Wiseman, le réalisateur Lodge H. Kerrigan s'était démarqué dès son premier film, **Clean, Shaven**, où un jeune schizophrène, interprété avec brio par Peter Greene, cherchait désespérément à retrouver la garde de sa fille. En quelque sorte, **Keane** marque l'occasion pour le réalisateur de se replonger dans l'univers profondément dérangé de son protagoniste principal. Ce dernier, filmé caméra à l'épaule, ne quitte pas le cadre un seul instant, et ce, durant la totalité du film. Cette mise en scène coupée au rasoir et à l'emporte-pièce ne laisse place à aucun répit.

Dès le premier plan, la caméra suit le parcours d'un homme qui lutte contre la douleur d'une perte tragique, celle de sa fille disparue... à moins que ce soit le fruit de son imagination ? Kerrigan joue avec cette ambiguïté et ne cherche pas à juger son personnage; le portrait qui en résulte est complexe. William Keane se révèle à la fois un être malade et profondément humain. Un personnage désespéré mais non désespérant, qui est tout aussi angoissant que déchirant.

Le film repose en grande partie sur la performance fascinante et viscérale de Damian Lewis dans le rôle-titre. Cet acteur anglais encore méconnu, mais dont on n'a pas fini d'entendre parler, porte le film sur ses épaules, comme un lanceur partant qui, au baseball, en pleine possession de ses moyens, se dirige vers une partie parfaite.

Pascal Grenier

États-Unis 2004 — Lodge H. Kerrigan — ★★★★★



LIE WITH ME

On a comparé à tort ce film au **Dernier Tango à Paris**. À part quelques scènes audacieuses empreintes de sensualité, le long métrage du Canadien d'origine jamaïcaine Clement Virgo (**Love Come Down**) n'a rien à voir avec la merveilleuse œuvre de Bertolucci.

Adapté du roman éponyme de Tamara Faith Berger, épouse du réalisateur, **Lie with Me** suit le parcours de Leila, une jeune femme aventureuse, charnelle et amoureuse du sexe, pendant un été particulièrement torride. Adepte de rapports sexuels anonymes, Leila aime contrôler ses aventures et sa consommation boulimique de pornographie domestique. Sa rencontre avec David, qui voit la sexualité comme un élément complémentaire à l'amour, l'amènera toutefois à reconsidérer ses choix de vie.

Le récit multiplie jusqu'à l'ennui les réflexions intérieures du personnage principal qui, en voix hors champ, se questionne continuellement sur la vie, la sexualité et de nombreuses banalités. Ce même procédé avait également été utilisé dans le vibrant **My Life Without Me** d'Isabel Coixet, qui mettait en vedette la touchante Sarah Polley, mais de façon modérée et avec tellement plus d'originalité. Il y a une limite à exploiter l'introspection tout de même !

Dans le film de Clement Virgo, aucune direction quant à sa mise en scène ne semble avoir été adoptée afin de donner à ce scénario vide et décousu un soupçon de vraisemblance.

Malgré tout le bon vouloir et le talent des comédiens — Lauren Lee Smith et Eric Balfour se révèlent par moments assez crédibles dans les rôles principaux —, rien ne sauve **Lie with Me** du naufrage.

Pierre Ranger

Canada 2005 — Clement Virgo — 0